

Celui qui sait.

D' Alexandra Marinina.

Alexandra Marinina jouit en Russie d'une immense popularité, plus de trente-cinq millions d'exemplaires de ses romans ont été vendus dans le monde, mais il est peut-être encore nécessaire de la présenter aux lecteurs français.

Marina Anatolievna Alexeïeva (son vrai nom) est née en 1957 à Lvov (Ukraine). Les enquêtes criminelles faisaient sans doute partie de ses gènes : son père et son grand-père travaillaient dans la police, sa mère, spécialiste en droit, était enseignante à l'école de police. Marina elle-même épousa en 1998 le colonel Sergueï Zatotchniï, rencontré en 1990, alors qu'elle travaillait comme lui à l'Académie du MVD (Ministère de l'Intérieur).

Pourtant, au début, Alexandra Marinina, qui a étudié l'anglais et la musique, a longtemps pensé à se spécialiser dans l'histoire du cinéma. Elle s'est finalement tournée vers le Droit et a terminé ses études en 1979 à l'Université Lomonossov, à Moscou, où elle vit depuis 1971, après avoir quitté Saint-Pétersbourg. C'est alors qu'elle entre à l'Académie du MVD, d'abord comme assistante, puis, en 1980, en tant que collaboratrice scientifique, avec le grade de lieutenant de police. Elle étudie la personnalité des criminels et leurs anomalies psychiques. .

1993 est une année importante pour les lecteurs d'Alexandra Marinina. Elle a déjà publié plusieurs écrits, mais cette année-là, apparaît dans « Concours de circonstances » Anastasia Kamenskaïa, son héroïne fétiche,

que l'on retrouvera avec bonheur dans de nombreux ouvrages postérieurs.

En 1998, Alexandra Marinina prendra sa retraite du MVD avec le grade de lieutenant-colonel de police.

Natacha, l'héroïne de « Celui qui sait », n'est pas comme Anastasia Kamenskaïa une criminologue attachée à résoudre de complexes énigmes policières ; elle est réalisatrice de films pour la télévision. Lorsque l'histoire commence, en 1965, elle a dix ans et les soucis d'une écolière de son âge. Il n'est d'ailleurs pas seulement question pour elle de briller dans les matières scolaires, mais d'être digne d'entrer, à dix ans, chez les Pionniers et, à quatorze ans, chez les Komsomols. En effet, sans ces embrigadements communistes, il ne serait pas question pour un Soviétique d'envisager une brillante carrière. Comme Alexandra Marinina jeune, Natacha est passionnée de cinéma. Elle est aussi secrètement amoureuse de l'étudiant Marik, son voisin.

En effet Natacha et Marik se voient continuellement puisque, comme la plupart des citoyens soviétiques de l'époque, ils vivent dans une «kommunalka» (appartement communautaire). Dans celui habité par Natacha, sa sœur Lioussia et leurs parents, logent aussi un couple assez aisé, les Braguine ; une pocharde, Polina Mikhaïlovna et sa fille Ninotchka, et la bibliothécaire juive Bella Lvovna avec son fils Marik. Les joies et les peines de tout ce petit monde sont décrites avec tendresse par l'auteur.

Les années passent, et, en même temps qu'elle s'attache à la vie des habitants de l'appartement

communautaire, Alexandra Marinina fait revivre la Russie de l'époque avec ses fiertés et ses hontes. En 1965, le voyage dans l'espace de Beliaïev et Leonov enthousiasme Natacha. Plus tard, un autre personnage évoquera cette fameuse coupe du monde de football qui devait avoir lieu le 21 novembre 1973 entre l'URSS et le Chili dans le stade de Santiago. Les Soviétiques refusant de pénétrer dans un stade où, quelques semaines auparavant, avaient eu lieu des exécutions politiques, les Chiliens gagnèrent, faute d'équipe adverse. Tout ce qui se passe dans le pays a un impact sur la vie du petit monde qui entoure Natacha, ainsi l'antisémitisme soviétique : Marik étant juif ne peut entrer dans l'Institut de son choix et c'est la raison pour laquelle il émigrera aux Etats-Unis. Ce départ a d'ailleurs une importance considérable dans le roman. En effet, Marik a eu une aventure avec Ninotchka. Lorsqu'il part celle-ci attend un bébé sur lequel Marik fait promettre à Natacha de veiller. Ninotchka épouse rapidement un voyou qui passe pour le père d'Irina, l'enfant que son épouse mettra au monde. Quelques années plus tard, il atterrit d'ailleurs en prison et Ninotchka, qui a suivi les traces de sa mère et s'enivre consciencieusement, est écrasée par une voiture. Quant à Polina Mikhaïlovna, l'alcoolisme lui a fait perdre la raison. Aidée de Bella Lvovna, Natacha, fidèle à sa promesse, s'occupe d'Irina, ce qui n'est pas une mince affaire, car la gamine suit tous les mauvais chemins qui se présentent à elle. Entre temps, Natacha s'est mariée à un capitaine de vaisseau sous-marin, a eu deux fils et commence une intéressante carrière. Elle met au monde une petite fille qui la remplit de joie.

Ce bonheur ne dure pas ; Ksioucha, le bébé tant aimé, décède, victime de l'inconséquence d'Irina. Bourrelée de remords, se sentant avec raison infiniment coupable envers sa bienfaitrice, Irina est désormais prête à n'importe quel sacrifice pour se racheter.

C'est alors que nous comprenons le titre de

l'ouvrage. «Celui qui sait» est Victor Fiodorovitch Machtchenko. En 1977, il enseignait le communisme scientifique à l'Institut du cinéma où Natacha était étudiante. Il travaillait pour le KGB et sélectionnait les étudiants qui pouvaient devenir des informateurs utiles. C'est ainsi qu'il l'avait recrutée. Natacha, qui croyait aveuglément et sincèrement dans le Communisme, avait dénoncé un de ses camarades, pensant de bonne foi qu'elle faisait œuvre salubre en aidant à détecter un élément idéologiquement suspect.

Mais le vent de l'histoire est passé. Nous avons assisté, au fil du roman, à la mort de Tchernenko, à l'arrivée de Gorbatchev, à la « perestroïka », à la chute de Parti communiste et de l'Union soviétique, au gouvernement d'Eltsine. Maintenant, en 1992, au contraire, on dénonce ceux qui ont collaboré avec le KGB. Natacha, qui est devenue une réalisatrice de télévision renommée, commence à avoir peur. «Celui qui sait» va-t-il parler comme le personnage qui décore la façade des «Izvestias» au-dessus de l'inscription « Nous imprimons l'histoire », image qui fait la couverture de la version française de l'ouvrage ? A-t-il des «preuves compromettantes» contre elle ? Pour en avoir le cœur net et secourir Natacha, Irina s'introduira dans la famille de Victor Fiodorovitch Machtchenko en épousant son fils Igor.

Je ne veux pas gêner l'intérêt du lecteur en lui dévoilant la suite. Natacha et Irina connaîtront encore bien des aventures et, en liaison avec la jeunesse agitée d'Irina, nous assisterons à une de ces passionnantes enquêtes criminelles dont Alexandra Marinina a le secret.

Ce roman de 740 pages environ, qui va de 1965 à 2000, est à la fois une étude de la société russe de l'époque, une analyse psychologique, un roman policier. Il est divisé en six parties parfaitement claires. Le lecteur s'attache aux personnages, son attention constamment en éveil ne faiblit pas et sa curiosité se trouve sans cesse sol-

licité. Cet ouvrage, dont le personnage de Natacha est la clef de voûte, nous montre le drame d'une population, enfermée pendant soixante-dix ans dans le mensonge du Communisme, qui apprend soudain que tout ce qu'elle croyait vrai et indiscutable n'était que tromperie. On pourrait aussi souligner dans le roman les notions de faute et de rachat qui sont si présentes dans les romans russes du XIXe siècle, spécialement chez Dostoïevski. Ceci est vrai pour Irina, mais aussi pour un autre personnage du roman qui est au cœur de l'enquête criminelle que j'ai évoquée : Bakhtine a été lâche dans sa jeunesse, il s'est ensuite racheté, il est aussi quelqu'un « qui sait », mais il ne dit pas ce qu'il sait pour ne pas nuire à Irina. Celle-ci n'a rien à

craindre de lui, au contraire, il se taira jusqu'au sacrifice.

A la fin du roman, Irina deviendra « celle qui sait » quelque chose de compromettant sur une personne, mais, obéissant à Natacha, elle ne montrera pas qu'elle sait. La page des suspicions et des craintes est tournée, la Russie s'est transformée et l'horizon de nos héroïnes semble durablement éclairci.

Marie-José SELAUDOUX.

« *Celui qui sait* » : *Alexandra Marinina.*

Editions du Seuil

749 pages - 19,50 euros.

Sur Amazon.fr : à partir de 6,50 euros

Provence de lumière

Les prieurés de Ganagobie et de Salagon.

Salagon, Ganagobie, des noms qui chantent. Provence, un mot qui évoque la pureté du ciel, la lumière, les senteurs un peu âcres de plantes gorgées de soleil. La Provence attire et inspire les artistes et on ne s'étonnera guère que deux artistes abstraits contemporains, Aurélie Nemours à Salagon, le Père Kim En Joong à Ganagobie, aient choisi ces deux prieurés romans du XIIe siècle (distants de moins de vingt kilomètres à vol d'oiseau) pour y pratiquer cet art de la lumière qu'est le vitrail.

Engagés dans un dialogue fécond entre patrimoine et création, les deux artistes ont conçu des vitraux d'une beauté sublime. Entre la solidité austère de la pierre et la fragilité flam-

boyante du verre, qui capte et magnifie la lumière, l'harmonie est parfaite.

Le prieuré de Salagon se dresse au milieu de prairies et champs ponctués de bosquets, un paysage virgilien, bucolique et serein. Six jardins à thème (des senteurs, des simples, médiéval...) sont dispersés autour des bâtiments du prieuré, qui abrite le musée conservatoire et ethnologique de Haute-Provence. On pénètre dans l'église par un portail d'une élégante sobriété et aussitôt c'est un émerveillement. Il règne une atmosphère magique, par la beauté insolite des murs sombres percés de vitraux du « rouge le plus pur qui existe ». Une grande fresque mystérieuse sur le mur droit et la perfection architecturale du chœur orné de colonnes romaines en réemploi accentuent l'émotion.